



HAL
open science

Urgence (et utopie), en partant de discours sur l'Alya

Richard Guedj

► **To cite this version:**

Richard Guedj. Urgence (et utopie), en partant de discours sur l'Alya. Semen - Revue de sémiolinguistique des textes et discours, 2022, Le langage engagé Perspectives politiques critiques en sciences sociales du langage, 2, pp.69-85. 10.4000/semen.16989 . hal-03984598

HAL Id: hal-03984598

<https://hal.science/hal-03984598>

Submitted on 12 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Urgence (et utopie), en partant de discours sur l'Alya

Richard Guedj



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/semen/16989>

DOI : [10.4000/semen.16989](https://doi.org/10.4000/semen.16989)

ISSN : 1957-780X

Éditeur

Presses universitaires de Franche-Comté

Édition imprimée

Date de publication : 30 avril 2022

Pagination : 69-85

ISBN : 9782848679174

ISSN : 0761-2990

Ce document vous est offert par Université Paris Cité



Référence électronique

Richard Guedj, « Urgence (et utopie), en partant de discours sur l'Alya », *Semen* [En ligne], 50/2 | 2022, mis en ligne le 19 octobre 2022, consulté le 11 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/semen/16989> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/semen.16989>

Richard GUEDJ

Université de Paris
CERLIS (UMR 8070)

Urgence (et utopie), en partant de discours sur l’Alya

Le présent numéro « célébratif » de la revue *Semen*, qui fait suite à une journée d’étude sur le thème des « enjeux économiques et politiques contemporains »¹, voudrait dresser un état des lieux des « sciences sociales du langage » (Hambye 2012) dans un contexte bien particulier, évoqué dans l’appel à contribution par l’expression suivante : « l’explosivité des situations sociales, politiques et environnementales ». Plutôt que d’apporter ma contribution à la description – nécessaire – de ces situations dites explosives, ou de contribuer à la description tout aussi nécessaire du champ des sciences du langage vis-à-vis de ces situations, j’aimerais dans cet article, à partir de mes propres recherches, évoquer le rapport ou la relation de nos disciplines à la notion même d’explosivité ou de situation explosive. C’est-à-dire, plus largement, le rapport des disciplines du sens² et du discours, à l’Histoire, prise comme enjeu, comme défi, voire comme urgence et comme danger.

Ce discours d’urgence, je propose de l’étudier en partant de discours sur l’Alya – discours qui constituent mon corpus de recherche et qui ont trait à la migration vers Israël³ – et en particulier à partir d’une monographie, *Courage, fuyons ! Alyah volontaire avant d’être forcée ?* (Polivier 2012), de mounie H polivier⁴, autrice francophone émigrée en Israël. La lecture de ce texte de vingt-trois pages alternera avec d’autres, qui émailleront ma réflexion, sur les rapports entre langage et

1. Journées d’étude « Les sciences sociales du langage face aux enjeux politiques et économiques contemporains », (Université Paris Descartes, Sorbonne nouvelle, Université Jules Verne, Université Paris Est Créteil, Cerlis, Clesthia, Céditec), les 26 et 27 septembre 2019, Maison de la recherche, Paris 5e.

2. J’emprunte l’expression « disciplines du sens » à Henri Meschonnic (Meschonnic 2008). C’est le nom qu’il choisit pour l’école doctorale qu’il crée en 1990 à Paris 8. Elle vise à rassembler à la fois les disciplines théoriques et pratiques du langage, les sciences du langage, la traductologie, les disciplines littéraires... Par « disciplines du discours », j’entends celles qui posent traditionnellement le discours et l’énonciation comme objet : les linguistiques de l’énonciation, la pragmatique, l’analyse du discours et de discours...

3. Le terme hébreu *Alya* (« montée ») est utilisé notamment parmi les personnes qui s’identifient comme juives, et en Israël dans le cadre de la « loi du retour », pour désigner « l’immigration en terre d’Israël » (*Dictionnaire encyclopédique du Judaïsme*, Robert Laffont, 1965 : 40).

4. Ce nom d’autrice, qui semble être un pseudonyme, est imprimé sans majuscule, sauf sur l’initiale : « mounie H polivier ».

Histoire (Meschonnic 2012), entre sens et événement (Ricoeur 1971), entre Histoire et danger (Benjamin 1940). Ce travail veut assumer la mise en lien de ces discours, si hétérogènes qu'ils soient en termes de genres textuels – un récit-manifeste, une communication scientifique, un essai –, tous tenus par ce double rapport, théorique et pratique, à l'Histoire et au sens.

La notion d'urgence témoigne d'une représentation de l'Histoire que je veux confronter à une représentation du langage. Penser ensemble le langage et l'Histoire comme représentations revient non plus seulement à penser le discours comme un objet historique, propre à être étudié par les *sciences historiques* et simple résultat des conditions historiques de production, mais à poser qu'une théorie du langage et une théorie de l'Histoire sont solidaires et interdépendantes, ainsi que le proposait Henri Meschonnic :

On pourrait demander, hypothèse et présupposition fondamentale, qui requiert la vérification de sa propre rationalité sur les exemples empiriques, si et comment on a l'histoire de sa théorie du langage, et la théorie du langage de son histoire. Posant d'abord qu'une théorie du langage implique une théorie du sujet, et qu'une théorie du sujet ne peut pas ne pas impliquer une théorie du social. (Meschonnic 2012 : 26)

C'est donc cette hypothèse fondamentale – qu'on puisse avoir « l'histoire de sa théorie du langage, et la théorie du langage de son histoire » – que je souhaiterais tenir.

1. L'urgence dans l'ordre du récit

1.1. Structure narrative et textuelle d'un récit d'Alya

L'ouvrage *Courage, fuyons*⁵ de mounie H polivier, quoiqu'on lui trouve des allures de pamphlet, ou de manifeste (Rabatel 2015), porte et actualise les atours stéréotypiques du récit. C'est d'abord comme récit, comme narration d'un événement – ou d'une action, selon le paradigme épistémologique : j'y reviendrai – que s'organise le texte. J'aimerais montrer que c'est aussi par un certain formalisme narratologique, au sens d'un agencement formel rigide, d'une métrique, que s'historicise ici la question de l'urgence et du danger, c'est-à-dire que l'organisation même du texte porte un discours sur l'urgence et sur le danger, sur le sens de l'Histoire, de l'action ou de l'événement.

Je retiens les quelques extraits qui suivent comme base de travail. Ils pourraient correspondre aux phases typiques, d'un point de vue narratologique (Ricoeur 1983, Revaz 2009), de la situation initiale, du nœud, et de la résolution. Ces catégories du *récit-type* seront abordées plus précisément en seconde partie :

5. Ce texte, polémique et xénophobe, n'est pas un discours représentatif de l'Alya, et n'est pas étudié en tant qu'il serait un échantillon du discours de l'Alya. Il m'intéresse, d'abord et singulièrement, pour la manière dont il dit ce qu'il dit, et donc pour son organisation textuelle, poétique et rythmique, comme *récit*.

Extrait 1 – « Entrée et situation initiale » – pages 7-8 :

Il y a trois ans, je rencontrais David⁶, et il me faisait part de son angoisse à propos de l'avenir des Juifs, en France notamment.

Un sujet qui me tenait très à cœur [...]. Où les Juifs pouvaient-ils donc vivre leur judaïsme en paix ? Où étaient-ils libres d'être Juifs sans craindre pour leur sécurité ? Ce projet m'a obsédée pendant deux ans ; j'ai longtemps réfléchi.

À l'époque, la France était un pays que j'aimais profondément. Je m'y rendais régulièrement. Je me régalaient de sa culture, sa langue, sa gastronomie, sa mode et son ouverture vers l'étranger.

Le retour en France était toujours une bouffée d'air frais à côté de ma vie dans l'Ouest américain où j'avais élu domicile depuis vingt-cinq ans.

Cet extrait correspond aux premières lignes du texte, et installe un mode de diégétisation « liée » (Adam 2005, Revaz 2009), où narrateur et auteur se confondent. Les indices déictiques de temps mettent en place une déixis secondaire (« Il y a trois ans », « À l'époque »), soutenue par les temps du passé (« Un sujet qui me tenait très à cœur », « j'ai longtemps réfléchi ») et par des adverbes (« régulièrement », « toujours »). Sur le plan de la structure narrative, les premières lignes fonctionnent comme *entrée* dans le récit, juste avant la situation initiale amenée par « À l'époque, la France était un pays que j'aimais profondément ».

Extrait 2 – « Nœud » – pages 8-13 :

Pourtant, lors de ma visite en mai 2010, je ne reconnus ni Paris, ni mon quartier. En à peine six mois, tout avait changé...

Paris avait été livrée aux étrangers.

L'ambiance était devenue glaciale. Les Français vivaient désormais dans la peur, la peur de l'autre [...].

Ma vie prenait tout à coup un nouveau tournant. Cette année, je retournerais aux Etats-Unis pour préparer mon alyah.

Un événement imminent allait conforter ma décision...

Nous sommes jeudi. Il est neuf heures et demie du matin, à l'aéroport de Roissy. Le jour de mon départ.

Alors que je m'apprête à sortir mon passeport pour le présenter à la douane, une foule d'étrangers m'entoure soudain. Je suis terrifiée. Et à peine ai-je le temps de comprendre ce qui m'arrive que j'emprunte, par erreur, le mauvais couloir [...] ; un réseau d'étrangers avait réussi à s'infiltrer dans une compagnie aérienne en modifiant leur numéro de vol d'un chiffre [...].

Je prends l'avion illégal et là, le cauchemar commence. Des films de sang et d'horreur diffusés en boucle sur les écrans, des gens qui s'assoient n'importe où, se saoulent et mangent comme des ogres. Mon voisin est un ivrogne infâme et agressif... Je suis tétanisée. L'avion tangué, on se croit en pleine mer. Je prie pour sortir de cet enfer saine et sauve...

Dans ce second extrait que j'identifie au nœud du récit, la diégétisation est d'abord renforcée par le passé simple « je ne reconnus », introduit par le connecteur

6. Je souligne.

« Pourtant » qui indique et prépare un changement radical dans la situation précédemment décrite : « Paris avait été livrée aux étrangers ».

Puis, l'autrice qui raconte le récit semble se distinguer de la protagoniste qui vit les événements. Le récit est mis en abîme par des futurs du passé qui soulignent la trame temporelle sur laquelle les événements se déploient : « Cette année, je retournerais aux Etats-Unis », puis « un événement imminent allait conforter ma décision ». Dans ce moment narratif où l'événement est en suspension, les deux plans déictiques cohabitent, l'autrice-narratrice se dédouble. Devant l'imminence de l'événement, le récit se montre comme récit. Puis l'événement arrive. Phrases courtes qui appellent une respiration rapprochée, la prosodie est forte ; le présent narratif remet la déixis secondaire, le temps de l'événement, au premier plan : « Nous sommes jeudi. Il est neuf heures et demie du matin, à l'aéroport de Roissy. Le jour de mon départ ».

Dans l'extrait suivant, la narration se poursuit à nouveau au passé simple puis à l'imparfait narratif, une dizaine de lignes plus loin (« remarquai », « avaient emménagé »).

Extrait 3 – « Péripéties » - pages 14-15 :

De retour dans ma paisible résidence « bourgeoise », je remarquai que de nouveaux voisins venus d'Asie et du Moyen-Orient avaient emménagé. Les étrangers étaient chaque mois toujours plus nombreux dans le quartier arborant fièrement tee-shirts et drapeaux de leur pays d'origine [...].

J'apprends, durant cet été-là, que Ground Zéro serait peut être [sic] remplacé par une mosquée au budget pharaonique de cent millions de dollars. Quelle indécence ! Alors que des milliers de gens pleuraient encore leurs proches disparus... [...]

Les événements s'accumulent (« nouveaux voisins », « toujours plus nombreux ») et se déposent sur le fil que constituent les péripéties, fil tendu vers un futur hypothétique (« Ground Zéro serait peut être [sic] remplacé par une mosquée »). Enfin, dans l'extrait 4, le récit semble prendre une valeur quasi performative, comme pour redresser, rectifier ou transformer le fil apocalyptique des événements, dans ce qui semble former une sorte de résolution marquée par la répétition anaphorique « Israël » :

Extrait 4 – « Résolution préalable » – page 15 :

Depuis il n'y a qu'une seule pensée qui m'ait obsédée : où mon peuple pouvait-il encore être en sécurité ?

Israël est résolument sa seule terre d'accueil.

Israël, qui a aussi besoin de ses enfants.

Israël qui, entourée de 1,3 milliard de musulmans, a besoin d'être repeuplée de Juifs.

À la fois récit et manifeste, *Courage, fuyons !* raconte et exhorte en même temps. Le parcours individuel chahuté de la narratrice, la linéarité biographique et sa cohérence rompues, ont pour fonction de dire un point de vue sur le monde et sur la société, et doivent révéler un état dégradé du monde où les choses – ici, les peuples, les étrangers, les Juifs – ne sont pas ou plus à leur place. Mais ce qui tient

et justifie le propos, c'est bien que l'événement raconté n'a de sens et d'effets que dans et par le récit. Aussi je tâcherai de saisir ce que montre et implique le texte de mounie H polivier pour une théorie du récit. D'abord, en reprenant les notions d'événement et de sens chez Ricoeur. Puis, à partir de l'approche praxématique (Détrie *et al.* 2001), qui me semble illustrer le mieux la manière induite de penser l'histoire en partant d'une théorie du langage, et inversement, de penser le langage à partir de conceptions présupposées de l'Histoire et du temps.

1.2. De l'événement à l'action

Dans son *Introduction à la narratologie* (2009), Françoise Revaz débute son exposé par un retour sur les théories de l'action et par un rappel de la distinction entre événement et action. Elle considère, citant Genette ou Ricoeur, que « dans les ouvrages de narratologie [...], si l'événement et l'action sont tous deux mentionnés, la distinction n'est pas problématisée » (2009 : 19). Il est vrai que chez Ricoeur, dont les travaux concernent à la fois la narratologie et la philosophie, la distinction n'est pas problématisée strictement du point de vue d'une théorie du récit, mais se rattache peut-être, plus largement, aux grands débats philosophiques contemporains, parmi lesquels : les théories de l'Histoire, la distinction entre l'expliquer et le comprendre, la phénoménologie, le structuralisme, etc. Telles qu'elles y sont traitées dans *Temps et récit* (1983-1985), les notions d'événement et d'action se présentent à Ricoeur comme des réalités conceptuelles hétérogènes, voire opposées, que son projet d'une herméneutique holotistique doit dépasser, tout comme il doit dépasser la narratologie entendue dans son sens restreint d'analyse scientifique des récits.

Aussi, lors d'une communication en 1971, Ricoeur propose de penser l'événement selon sa « polysémie » et ses « contextes d'emploi » qui correspondent chaque fois à des « contextes de langage ». Il en distingue trois : l'événement-occurrence, au sens phénoménologique et référentiel de Frege⁷ ; l'événement au sens énonciatif et pragmatique où une parole « advient » ; enfin l'« événement raconté » après que des « sujets agissants » ont fait « arriver quelque chose », donc dans une conception à la fois narrative et pragmatique de l'événement, « à la frontière du langage et de l'action » (Ricoeur 1971 : 2).

En reprenant notre récit d'Alya, nous pourrions être attentif à ce premier paradigme proposé par Ricoeur, d'un événement pensé comme événement-occurrence,

7. François Recanati rappelle qu'une « des idées directrices de la philosophie du langage du xx^e siècle [...] est que la sémantique doit être référentielle », idée remise en cause ensuite par la sémantique pragmatique. La sémantique de Frege incarne cette sémantique référentielle selon laquelle « donner le sens d'une représentation » consiste à « l'associer à un aspect de la réalité extralinguistique ». Mais « le sens n'est rien d'autre que la façon dont est présentée ou déterminée la référence » (Recanati 2008 : 29-31). Donner le sens (Sinn) d'un terme (ou par exemple d'un événement), c'est reconnaître des propriétés, établir une définition, et donc pour Frege, c'est projeter sur la référence (Bedeutung) une visée, une intention. C'est cette dimension intentionnelle qui fait la parenté de la sémantique de Frege avec la phénoménologie de Husserl, chez qui le phénomène est précisément le mode de présentation ou de donation de la chose, déterminé par la visée intentionnelle.

et constater comme lui cette emprise du sens sur l'événement (ou sur le réel). L'événement-occurrence signifie que « quelque chose arrive ». Dans l'extrait 2, deux événements successifs sont décrits (ou annoncés). Le premier est situé dans le passé vis-à-vis du moment de l'énonciation : « Paris avait été livrée aux étrangers ». Le second, qui raconte le voyage cauchemardesque en avion, est annoncé par la phrase « Un événement imminent allait conforter ma décision... » et se poursuit au présent (de « Nous sommes jeudi » à « je prie pour sortir de cet enfer saine et sauve »). Or ces deux *choses qui arrivent* s'inscrivent dans un texte et dans un contexte bien précis, exposé dans la situation initiale (Extrait 1) : « À l'époque, la France était un pays que j'aimais profondément. Je m'y rendais régulièrement. Je me régalaïs de sa culture, sa langue, sa gastronomie, sa mode et son ouverture vers l'étranger ». La description d'une France idyllique qui se définit notamment par « son ouverture vers l'étranger » est heurtée dans l'extrait 2 par un événement qui la corrompt : « Paris avait été livrée aux étrangers ». Le second événement – plus individuel : « ma décision » – s'inscrit comme suite logique de cet événement premier.

C'est bien, ici, un sens particulier, historique, de l'événement, qui est porté par la forme même du récit, et par les transitions aspectuelles entre les temps de l'accompli et de l'inaccompli : quelque chose est arrivé, et continue d'arriver. Le présent de narration est annoncé, mis en scène, pour transposer dans le texte cet *accomplissement* de l'événement. Dans un sens phénoménologique, l'événement n'a de sens qu'en tant qu'il est la visée d'une intention, il se *présente* dans son être sous la forme d'un accomplissement, et c'est cette intentionnalité, ce mode de présentation, qui en détermine le sens. Or la visée intentionnelle ne se limite pas à l'événement. D'un point de vue phénoménologique, le texte projette une vision du monde, un ordre ontologique qui est la manière dont le monde se présente à la conscience. Quand l'auteure décrit le passage d'une « ouverture vers l'étranger » (Extrait 1) typiquement française, vers un monde où « Paris avait été livrée aux étrangers », le texte montre une modification dans l'ordre ontologique des choses, une intentionalité nouvelle, un nouveau regard sur les phénomènes qui en affecte le sens : Paris n'est plus Paris signifie que Paris n'est plus ce qu'elle devrait être. Ce changement dans l'ordre ontologique du monde est incarné, porté tout entier par la mise en récit de l'événement-occurrence. La narration de l'événement se construit historiquement comme le moyen de cette fin, de cette intentionnalité : mettre du sens sur un changement de l'être du monde.

Ricoeur voit justement dans l'événement-occurrence l'émergence du « nouveau par rapport à l'ordre déjà institué », puis l'instauration d'un « nouvel ordre dans lequel l'événement sera compris » et permettra de réduire « l'irrationalité principielle de la nouveauté » (1971 : 3). Cette « sémantique référentielle » qui se maintient « au plan phénoménal » ne peut qu'aboutir à une « ontologie » de l'événement (*ibid.* : 4), qui se découvre assez explicitement dans l'extrait 4 : « Israël est résolument sa seule terre d'accueil ». De ces choses qui arrivent, de ces événements, émerge du point de vue de l'auteure un ordre ontologique nouveau, plus authentique et plus

vrai. Si l'ordre ontologique premier est en crise (« Les Français vivaient désormais dans la peur », Extrait 2), l'ordre nouveau appelle un « retour de l'événement » : « Israël qui, entourée de 1,3 milliard de musulmans, a besoin d'être repeuplée de Juifs ». Ici, le remplacement du verbe *être* par une proposition relative, et surtout la répétition anaphorique, focalisent et situent ce retour de l'événement sur le seul nom d'« Israël ». C'est bien l'Alya, le retour des Juifs, qui constitue ici, après la mise en récit d'événements bouleversants, le retour authentique de l'événement. C'est aussi, enfin, le motif de l'exhortation et de l'ouvrage : fuir.

1.3. Fluence et décadence du temps

J'aimerais à présent montrer les implications réciproques d'une telle conception de l'événement pour une théorie du récit, puisque je les crois lourdes de conséquences, à la fois pour une théorie du langage et de l'Histoire. Pour rendre compte de cette activité du discours qui dit qu'un événement *arrive*, Ricoeur reprend à Gustave Guillaume sa théorie linguistique du verbe, du nom et du temps. Derrière les noms se cachent « des verbes nominalisés » et « le verbe, comme le linguiste Guillaume l'avait étonnamment diagnostiqué, est l'organe linguistique de l'événement » (Ricoeur 1971 : 2). En outre, si un événement peut « arriver, survenir, se produire », c'est parce que « la première force du verbe est dans l'infinitif. Avant la chronogenèse, c'est-à-dire avant l'étalement du verbe dans les temps verbaux qui situent l'événement sur la ligne de succession, l'infinitif dit la force d'émergence de l'événement avant de le dater » (*ibid.* : 3). Chez Ricoeur comme chez Guillaume, c'est donc une théorie du temps – temps perçu, temps raconté – et, par suite, des temps verbaux, qui fonde et présuppose l'advenue d'un événement comme événement-occurrence. L'infinitif s'y présente comme une force non-seulement atemporelle, mais pré-discursive, une potentialité en attente de se déployer dans la « ligne de succession ». Par ailleurs, pour dire l'événement, ces « verbes n'ont pas à être des verbes d'action » (*ibid.* : 2). L'événement peut certes être raconté comme le résultat d'une action : « un réseau d'étrangers avait réussi à s'infiltrer dans une compagnie aérienne en modifiant leur numéro de vol d'un chiffre » ; mais il peut aussi être décrit du simple fait qu'il advient, qu'il *est* : « Paris avait été livrée aux étrangers ».

Cette conception des temps verbaux développée par Guillaume est en partie au fondement de l'approche praxématique et de sa conception de la narrativité. Le dictionnaire *Termes et concepts pour l'analyse du discours, une approche praxématique* (Détrie et al. 2001) en délivre quelques définitions, assez éloquentes quant aux implications d'une conception du temps dans la manière de concevoir le langage.

Un événement s'inscrit dans une ligne de succession, la « fluence du temps », qui possède la « caractéristique temporelle qu'illustre l'expression selon laquelle *le temps passe* ». Dit autrement, pour que *quelque chose arrive*, il faut d'abord que *le temps passe*. Ce temps se construit discursivement selon deux modes, « ascendant » et « descendant ». Le mode ascendant est une « appréhension active » selon laquelle « le temps est perçu comme se déroulant du passé vers le futur » ; le mode

descendant est une « appréhension passive » selon laquelle « le temps s'écoule du futur vers le passé » (Détrie *et al.* 2001 : 125). Pour le dire simplement, quand on raconte ou quand on narre des événements, c'est sur un mode ascendant : on impose aux faits notre propre expérience, on projette un récit qui leur donne une cohérence. Quand on décrit des choses qui arrivent, c'est d'abord sur un mode descendant : les faits nous tombent dessus, le futur s'impose à notre présent. À travers ces modes, « l'homme réalise deux appréhensions contraires », « une appréhension active selon laquelle il est projet » et « une appréhension passive selon laquelle il est sujet (au sens de soumis à) » (*ibid.* : 39). Dans l'approche praxématique, c'est donc essentiellement dans les temps verbaux que s'organise « la narrativité [qui] consiste à mettre en ascendance le temps, de sorte que le récit apparaît structuré par cette appréhension active de la fluence ».

Si la narrativité se caractérise, du point de vue praxématique, comme « la mise en ascendance du temps » (*ibid.* : 197), c'est-à-dire comme une reprise en main par un sujet de l'ordre descendant des événements, et si l'approche active du narrateur se manifeste dans l'organisation temporelle – verbale, déictique – du récit, que deviennent les représentations d'un temps descendant ou « décadent » (*ibid.* : 71) ? Y a-t-il encore, dans la mise en récit, des traces d'un assujettissement aux faits ? On peut trouver quelques pistes de réponses dans le récit de Polivier, et en particulier dans l'extrait 3 où le temps qui passe veut aussi dire que le danger approche : « je remarquai que de nouveaux voisins venus d'Asie et du Moyen-Orient avaient emménagé. Les étrangers étaient chaque mois toujours plus nombreux dans le quartier » (Extrait 3). L'approche praxématique y verrait le signe d'une implication, dans la langue même, de la marche du temps⁸ : sur un plan aspectuel, les temps verbaux se convertissent en accomplis. La représentation du *temps qui passe* semble bien être la plus forte, plus forte que la narration. Cette fluence du temps a d'ailleurs l'inconvénient de ne pas être toujours prévisible, si bien que l'autrice use du conditionnel quand elle apprend « que Ground Zéro serait peut être [sic] remplacé par une mosquée au budget pharaonique de cent millions de dollars » (Extrait 3). En un sens, chez Polivier, l'ascendance narrative prend acte de la décadence du temps qui passe. Aussi le récit ne se résout pas à proprement parler par un retour dialectique de l'ascendance sur la descendance, ou par une prise en main d'une volonté agissante sur un état du monde en cours de dégradation, mais par l'advenue d'un nouvel ordre ontologique, dans l'extrait 4. Car, dans la résolution du récit, c'est bien toujours une conception « décadente » de l'Histoire – c'est-à-dire passive – qui est en jeu dans l'anaphore autour du nom « Israël ». Israël n'est pas un *agir* ascendant mais un *être* passif : Israël « est résolument sa seule terre d'accueil » et « a besoin d'*être* repeuplée ». La fluence du temps se transpose dans un ordre nouveau,

8. L'entrée « Décadence », dans le dictionnaire *Termes et concepts* illustre parfaitement cette implication dans les temps verbaux de « l'imaginaire ligne du temps que construit le discours », mais elle évacue la dimension axiologique du terme. Or, on peut difficilement faire abstraction de son usage commun, c'est-à-dire de sa valeur culturelle, ou même de sa parenté étymologique avec *déchéance*.

mais elle maintient son sens, sens unique en quelque sorte, toujours potentiellement décadent. Si la suite de l'ouvrage exhorte à fuir, et donc à agir, c'est relativement à cette conception ontologique nouvelle du langage (et du monde), mais c'est toujours en-deçà d'une conception du temps qui demeure hors-langage.

C'est ici qu'il faut situer l'enjeu fondamental, problématique – mais non paradoxal – d'une théorie du langage. L'ensemble du récit à la fois repose sur et porte une conception historique du sens, du sens de l'événement, du sens du récit, du sens en général. Mais ces conceptions font écho avec la manière d'écouter et de lire le récit, soit, ici, le point de vue d'une théorie du récit, brièvement évoquée avec Ricoeur et l'approche praxématique. Pour la praxématique, la fluence du temps soit « s'origine dans la conscience humaine » soit est « mise en relation avec le temps du monde » ; elle est pré-linguistique, psychologique ou phénoménologique. Ces conceptions⁹ *a priori* de l'événement ou du récit, à la fois remises en jeu et maintenues dans le récit de Polivier, relèvent de conceptions solidaires de l'histoire et du langage : le *temps qui passe* comme décadence, l'événement comme occurrence perturbatrice d'un état du monde, etc. Et surtout, l'idée fondamentale qu'à la *décadence* du temps qui passe il faut opposer le *progrès* du récit et de l'action. En un sens, le récit de mounie H polivier peut s'entendre, de ce point de vue, comme un *récit-occurrence* d'une théorie du *récit-type*. Il ne permet pas de penser différemment ou autrement le récit, l'événement, l'histoire ou le danger. On pourrait associer une telle conception *établie* du récit à une conception *établie* de la théorie : ici, la théorie, comme le récit, ne se réinventent pas. La théorie du langage, solidaire du récit de Polivier, voudrait plutôt totaliser, circonscrire, effacer toute singularité du récit, et donc toute ré-invention théorique – invention du langage, du récit, du temps – qui surviendrait dans la pratique même du récit ; en somme la théorie vise ici d'abord sa propre efficacité. Comme les événements qui, dans la décadence du temps, adviennent et se présentent du futur vers le passé, les discours et les récits adviennent et se présentent à la théorie, qui leur donne sens. Comme les événements, comme les dangers à venir qui nous tombent dessus, les discours et les récits tombent sous le sens.

2. Dire le danger : l'urgence d'une théorie du langage

2.1. Des implications éthiques...

Un passage célèbre des *Thèses sur le concept d'histoire* de Walter Benjamin (1940) fait un écho particulier avec le récit catastrophiste de mounie H polivier :

9. D'autres auraient pu être évoquées, comme celles que détaille Ricoeur dans sa communication de 1971 (sur lesquelles nous revenons dans la seconde partie), ou comme celles de Greimas qui fait prévaloir la structure logique et atemporelle sur le déroulement diachronique (*Sémantique structurale*, 1966).

Thèse IX

Il existe un tableau de Klee qui s'intitule « Angelus Novus ». Il représente un ange qui semble être en train de s'éloigner de quelque chose à laquelle son regard est rivé. Ses yeux sont écarquillés, sa bouche ouverte, ses ailes déployées. Tel est l'aspect que doit avoir nécessairement l'Ange de l'Histoire. Il a le visage tourné vers le passé. Là où se présente à nous une chaîne d'événements, il ne voit qu'une seule et unique catastrophe, qui ne cesse d'amonceler ruines sur ruines et les jette à ses pieds. Il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et rassembler ce qui fut brisé. Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, si forte que l'ange ne les peut plus renfermer. Cette tempête le pousse irrésistiblement vers l'avenir auquel il tourne le dos, cependant que jusqu'au ciel devant lui s'accumulent les ruines. Cette tempête est ce que nous appelons le progrès.

Si je provoque cet écho, comme une sorte de mise en dialogue de ces deux textes qu'*a priori* tout sépare, c'est d'abord parce que, sur un plan référentiel, l'un et l'autre évoquent la notion d'événement au sens d'une catastrophe ou d'un danger à venir. Ensuite, sur un plan contextuel lié à mes propres travaux, les deux textes sont écrits tandis qu'un sentiment de danger plane sur la communauté juive, et *a fortiori* sur leur auteur et leur autrice. Ce contexte, explicite dans *Courage, fuyons !*, est implicite dans les *Thèses* de Benjamin. Or c'est notamment le contexte de la Shoah qui a rendu célèbre ce texte, publié en 1940 quelque temps avant le suicide de son auteur, et considéré comme tragiquement prophétique (Löwy 2014).

En reprenant à mon compte cette allégorie de l'Ange de l'Histoire, il ne s'agit pas seulement de comparer deux manières de parler des événements, par exemple sur les plans référentiels et contextuels, mais aussi et surtout d'être attentif à ce qu'elles impliquent. Ce sont ces implications que je tenterai d'évoquer ici, implications éthiques d'abord, avec Ricoeur, puis politiques avec Benjamin, et enfin, pour conclure cet article, les implications poétiques, en revenant à Henri Meschonnic et en déplaçant le thème de l'urgence dans le giron d'une théorie du langage.

Mais retrouvons Ricoeur où nous l'avions laissé, c'est-à-dire après le développement du premier contexte d'emploi de la notion d'événement : l'événement-occurrence. Le deuxième paradigme détaillé par Ricoeur dans sa communication de 1971 concerne l'événement que constitue l'instance de discours. Avec Benveniste en effet, la parole, ou plus précisément l'interlocution, annonce « le retour de l'événement », qui n'est plus simplement une visée intentionnelle, au sens d'un rapport de la conscience au phénomène-événement, mais qui constitue en elle-même un acte événementiel, un acte de discours. La sémantique pragmatique – avec les clauses intentionnelles : *je crois que, je pense que*, etc. – envisageait déjà que le sens d'une proposition puisse être centré sur l'acte même d'élocution plutôt que sur le référent, mais Benveniste en instaure les fondements, par la deixis et ce qu'il nomme l'instance de discours (Benveniste 1966).

Ricoeur voit dans les travaux de Benveniste, sur le plan linguistique, la synthèse des approches pragmatiques, structuralistes et phénoménologiques qu'il

appelle de ses vœux en philosophie. C'est justement dans le troisième paradigme de l'événement, celui d'une théorie du récit holistique, qu'il compte arriver à ses fins. Par le récit et la « mise en intrigue » (Ricoeur 1983), Ricoeur voit un retour en grâce de l'événement même, « à la frontière du langage et de l'action », c'est-à-dire ni seulement discursif, ni seulement pragmatique, ni seulement phénoménal. En effet, « toute la différence entre événement narratif et événement physique ou occurrence » repose sur « l'intelligence narrative qui sauve l'événement dans le mouvement même où elle le pense » (Ricoeur 1971 : 6). La mise en intrigue et le récit deviennent « avec la narratologie structurale selon Greimas » ce « qui conduit d'une situation initiale à une situation terminale », et donc agit sur le monde en « qualifi[ant] comme événement ce qui au départ n'est que simple occurrence, ou comme on dit bien, simple péripétie ». C'est, à travers le récit, une puissance d'agir qui se déploie y compris dans le monde : « Le héros, l'actant, n'est plus tel ou tel, mais un actant révélé dans son identité narrative par le récit lui-même » (*ibid.* : 7).

C'est ici qu'il faut situer la dimension éthique de l'herméneutique ricoeurienne. Pour Ricoeur, le récit apporte la promesse de l'héroïsme y compris aux oubliés de l'Histoire et de la philosophie de l'Histoire, à celles et ceux qui n'incarnaient pas l'Esprit de l'Histoire idéaliste d'un Hegel, ou qui n'entraient pas dans la subjectivité de l'Histoire matérialiste d'un Marx. Par le concept d'identité narrative, Ricoeur permet une mise en lien – une éthique – d'un soi avec un autre, individuel, collectif ou social. Il voit, dans le récit en général et dans la mise en intrigue en particulier, la possibilité d'exister, de faire exister, et de *faire arriver* des événements ; l'horizon, pour quiconque, d'un *être* et d'un *agir*.

C'est donc encore le langage comme moyen qui intéresse les fins théoriques de Ricoeur. Or, *a contrario* de tout instrumentalisme, le récit de mounie H polivier peut aussi être écouté singulièrement, non plus à travers les catégories narratives canoniques du récit, mais pour ce qu'il *fait* à ces catégories. De ce point de vue, j'ai tâché de montrer que l'horizon du récit de Polivier est *d'abord* ontologique¹⁰, et qu'il se déploie par un maintien des catégories du récit et des conceptions du temps qui leur sont attenantes. Qu'en est-il, dès lors, d'une éthique ? Si, pour reprendre Meschonnic, « l'éthique, c'est ce qu'on fait de soi et des autres » dans et par le langage (2012 : 717), on peut alors se demander quelle conception de l'éthique est mise en jeu, non plus comme Ricoeur à partir de la narrativité en tant que telle, mais, historiquement et singulièrement, dans et par le récit. Dans le récit de Polivier, les trois phrases qui résolvent l'intrigue dans le dernier extrait projettent un état du monde à la fois scindé et unilatéral. Cet être du monde, cette résolution-rectification

10. On pourrait aussi le qualifier de *réaliste-logique*, pour reprendre l'opposition scolastique entre réalisme et nominalisme. Je renvoie aux travaux de Meschonnic qui reprend fréquemment cette question théorique, et qui défend une certaine forme de *nominalisme*, contre le *réalisme* de la phénoménologie, en particulier celui de Heidegger. Il résume ces deux points de vue : « Du point de vue réaliste, l'humanité existe, et les hommes sont des fragments de l'humanité. Du point de vue nominaliste, les individus existent, et l'humanité est l'ensemble des individus » (2012 : 723).

d'un état décadent du monde, doit s'ancrer dans le nom d'« Israël » – dont on note qu'il porte les attributs d'un être animé, puisqu'Israël « a aussi besoin de ses enfants » (Extrait 4). Mais à quel être, à quelle essence, le nom d'Israël fait-il référence ? Dans le récit, « Israël », deuxième nom de Jacob, est la figure personifiée du peuple juif, telle qu'on la retrouve à de nombreux endroits dans la Bible et dans la liturgie juive, en général dans l'expression « les enfants d'Israël » ou « les fils d'Israël » (Genèse 50 : 25). Or, dans la Bible, lorsque sont désignées chacune des tribus constitutives – et hétérogènes – des Hébreux, c'est un point de vue nominaliste, accumulatif ou plutôt associatif, qui prévaut. Discursivement, dans le texte biblique, Israël est un nom pluriel, à valeur métonymique, et porte une conception pluraliste du peuple. Au contraire, le récit de Polivier ancre et hypostasie le signifiant « Israël » dans une réalité matérielle, (géo)politique et géographique homogène ; une essence. Narration et essentialisation fonctionnent ici de pair : le récit a pour fonction instrumentale de déclarer la faillite de l'état du monde antérieur, de dire l'urgence ; l'essentialisation a pour fonction de subsumer le danger, de faire advenir un nouvel état du monde. C'est ici qu'on peut situer les implications éthiques du récit, car dans ce nouvel état du monde, l'éthique est soumise à un ordre ontologique discontinu, qui distingue l'essence et l'unité de cet ethos collectif, dont la survie ne tient qu'à sa séparation d'avec le reste de l'humanité : une politique de la survie qui fait une éthique xénophobe, non par principe mais par nécessité.

2.2. ...et politiques

Mais je reprends ce dialogue impromptu entre le récit-manifeste *Courage, fuyons !* et les écrits de Benjamin. C'est une autre forme de récit qu'on trouve dans l'écriture de Walter Benjamin chez qui, selon Pascal Maillard, « l'allégorie est première » (1985 : 135). Dans notre premier texte, Polivier posait cette question : « Où mon peuple pouvait-il encore être en sécurité » (Extrait 4) ? Walter Benjamin la pose également, en d'autres termes, dans une lettre à son ami Gershom Scholem datée de juin 1933, au sujet de son immigration possible en Palestine pour fuir le nazisme : « Y a-t-il là-bas pour moi – pour ce que je sais et ce que je sais faire – plus de place qu'en Europe ? Car s'il n'y en a pas plus, il y en a moins. Cette phrase ne nécessite aucune explication » (Benjamin & Scholem 1980 : 72). Les récits allégoriques de Walter Benjamin ne nécessitent peut-être pas d'être réduits à des explications, c'est-à-dire à leur narrativité. Serge Martin y voit, plutôt que des récits, des « racontages » (Martin 2016). En un sens, les récits de Benjamin fonctionnent non plus sur les critères formels – sémiotiques, textuels – de la narrativité, mais comme activité, comme pratiques, voire comme artisanat (Benjamin 1936), c'est-à-dire d'abord pour ce qu'ils *font*, qui reste toujours à déterminer historiquement.

J'ai souligné le fait que les textes de Benjamin, notamment ceux des années 1930, sont écrits dans une situation de tension extrême, parsemés de tentatives, ou de tentations, de fuir et de gagner la Palestine, comme l'atteste sa correspondance avec Scholem. À ce titre, les *Thèses sur le concept d'histoire* mériteraient d'être

qualifiées de *discours d'urgence*. Michael Löwy les publie d'ailleurs dans une édition critique intitulée *Walter Benjamin : avertissement d'incendie*. Dans ces thèses, c'est donc un discours sur le danger qui se déploie, mais dans la forme singulière d'une allégorie généralisée qui nous invite aussi à penser la manière de dire le danger, et donc à penser le langage.

Dès la première thèse, l'Histoire est personnifiée dans sa complexité dialectique, dans la figure d'un Turc automate joueur d'échec. Un trucage bien ficellé cache en fait, sous l'échiquier, un nain qui manipule les pièces, et laisse croire aux naïfs que c'est la mécanique seule de l'automate qui joue et gagne chaque partie. Cette image elle-même cache la thèse centrale de l'ouvrage : le matérialisme historique ne peut être abandonné à la seule mécanique du progrès. Il faut un principe vivant, actif, une utopie, qui lui donne corps. Pour Benjamin, la logique mécanique du progrès fait l'histoire des vainqueurs, et précipite dans l'oubli « les générations passées », « l'écho des voix qui nous ont précédé sur terre » (1940, *Thèse II*). C'est ici que se situe la dimension éthique de l'œuvre de Benjamin, dans ce principe de remémoration et de « rédemption » qui s'impose au « chroniqueur qui narre les événements » (*Thèse III*), et qui implique de se souvenir que « sur Terre nous avons été attendus » (*Thèse II*) pour rendre justice aux oubliés de l'Histoire. La conception du temps chez Benjamin n'est pas celle, pré-linguistique, d'une ligne de succession ascendante-descendante, du *temps qui passe*. Elle fonctionne, comme son discours, par image, dans une mise en relation entre une « image du passé » et « l'instant du danger » : « Au matérialisme historique il appartient de retenir fermement une image du passé telle qu'elle s'impose, à l'improviste, au sujet historique à l'instant du danger » (*Thèse VI*). Cette relation éthique aux morts du passé s'inscrit toujours dans une relation à l'ennemi politique, et le chroniqueur des événements doit être convaincu que « l'ennemi, s'il vainc, même les morts ne seront point en sécurité » (*Thèse VI*).

Dans un séminaire de poétique consacré à la Théorie Critique (1985), Yves Charnet considère les *Thèses* « comme un essai *dangereux* d'une subversion de toute (la) tradition critique », puisqu'il « n'est qu'un seul effort pour recréer dans une époque appliquant mécaniquement des schémas d'analyses pervers les conditions même de "l'acte de penser" » (1985 : 146). Son propos, très fort, rejoint peut-être en un sens celui de ce numéro de revue. Effectivement chez Benjamin, « l'allégorie est critique » (Maillard 1985 : 126), critique de la théorie, critique du langage et en particulier de « la conception bourgeoise du langage » (*ibid.* : 141) qui se caractérise essentiellement dans son instrumentalisme : « le moyen de la communication est le mot, son objet est la chose, son destinataire est l'homme »¹¹, mais la critique est inséparable d'une critique de l'Histoire et d'une « mise en éclat des conceptions sociales-démocrates de l'Histoire » (Charnet 1985 : 147) caractérisées dans l'idée de progrès. Aussi, l'allégorie, le récit ou le racontage, chez Benjamin, impliquent non seulement une éthique de la remémoration, mais une politique.

11. Benjamin Walter, 1971, « Sur le langage en général et le langage humain », *Mythe et Violence*, Denoël, p. 83 (cité dans Maillard 1985 : 141).

Dangereuse, peut-être, ou bien explosive, justement, cette politique de l'allégorie où l'explosivité est érigée en concept. Dans la *Thèse XV*, il s'agit par exemple de « faire voler en éclat le continuum de l'Histoire », mais c'est encore l'explosivité qui guide « l'utopie fouriériste » chère à Benjamin, « pour laquelle le phalanstère se propagerait “par explosion” » (Benjamin 1982). L'explosion comme méthode théorique et pratique, tel serait l'enseignement pour « quiconque professe le matérialisme historique »¹². Car le danger ou la catastrophe ne sont pas des événements accidentels dans « le continuum de l'histoire », des événements-occurrences qu'il faudrait conjurer. Au contraire, « la tradition des opprimés nous enseigne que l'état d'exception dans lequel nous vivons est la règle » (*Thèse VIII*)¹³, que le danger est en quelque sorte implémenté dans nos représentations de l'histoire, en négatif, comme ce qui ne doit ou ne peut pas être autre chose qu'un accident dans la marche du progrès.

Cette figure de l'explosion, corrélative à celles d'« image dialectique » (Ombrosi 2006) ou de « fragment » (Maillard 1985), est inséparable de l'écriture de Benjamin, où la pensée du langage est « inaugurale [...]». Première chronologiquement, mais surtout première par sa place dans le système, place que la Théorie Critique ne lui a pas faite » (Maillard 1985 : 140). Cette théorie du langage, théorie de l'histoire, est éthique et politique. Elle ne vise pas la résolution des problèmes philosophiques, comme chez Ricoeur : raconter l'événement, dire le monde, etc. Elle voit au contraire dans l'explosion des conceptions traditionnelles, dominantes, du monde, de l'Histoire ou de l'événement, la seule utopie possible pour penser le langage et la société.

2.3. Utopie (et urgence) d'une théorie du langage

Dans un texte paru en 1999 dans *Le français aujourd'hui*, Henri Meschonnic proposait un « Plan d'urgence pour enseigner la théorie du langage ». Si la thématique de l'article pouvait paraître, au premier abord, plutôt locale, centrée sur des questions pédagogiques et institutionnelles, on y retrouvait finalement les enjeux globaux portés par l'auteur depuis *Pour la poétique* (1970), puis dans toute son œuvre, marquée par *Critique du rythme* en 1982, tantôt marginalisée tantôt célébrée, dans le monde littéraire comme dans les sciences du langage. Disons simplement que ces enjeux nous concernent au plus haut point, parce que, sans doute, il y a urgence – mais comment la dire et la penser, de notre point de vue ? – et parce que nous avons affaire, tout le temps, comme tout le monde peut-être, mais spécifiquement, à la théorie du langage et à son enseignement, si par cette expression on entend « la réflexion indéfiniment en cours sur le statut, les conceptions et les pratiques du langage, de la langue et des langues » (Meschonnic 2008 : 201).

C'est ce travail que je tâche de continuer en partant de discours sur l'Alya, bien qu'à ce propos ce soit un aspect bien particulier qui m'ait intéressé, à savoir

12. L'expression est répétée cinq fois dans le texte.

13. Cette proposition forte a marqué la philosophie politique matérialiste, cf. Giorgio Agamben, 2003, *État d'exception*, Paris, Seuil.

le sentiment de danger qu'on y entend, la matière à penser qu'ils nous donnent à entendre, sur le danger ou sur l'Histoire, et encore et toujours les conceptions du langage qui le traverse. Chez Polivier par exemple, une pratique du récit qui ne dit pas sa conception de l'Histoire et qui met sous silence ce que le récit fait au langage, ses implications éthiques et politiques ; chez Ricoeur, une théorie holistique du récit qui veut résorber les conflits philosophiques, et pose une éthique *a priori*. Chez Benjamin enfin, une théorie du langage, inséparable d'un danger éprouvé – mortel, dans le réel, vivace dans l'écriture –, qui veut faire exploser les conceptions traditionnelles de l'Histoire.

Mais pour revenir aux problématiques de ce numéro, j'aimerais emprunter quelques points à Meschonnic et à son « plan d'urgence », en guise de conclusion. Ce qui est en jeu, ou plutôt ce qui est en danger, c'est peut-être encore, comme en 1999, « la fonction critique de l'université, sans laquelle il n'y a pas d'université, parce qu'alors il n'y aurait pas de recherche ». Et, encore aujourd'hui – peut-être plus qu'avant, mais surtout *encore* et toujours – quand on parle de recherche et d'enseignement, « il ne s'agit pas seulement de présenter des savoirs, mais de transformer des savoirs – pas seulement d'enseigner des savoirs, mais aussi et surtout d'enseigner à penser ». Je ne saurais et ne voudrais pas mieux dire. Et quand bien même je voudrais dire que c'est une chimère ou une utopie, il faudrait ajouter que « l'utopie est un devoir, quand on reconnaît que l'acceptation du monde tel qu'il est [...] est l'acceptation de l'inacceptable ». Devant les enjeux contemporains, parce qu'ils impliquent toujours des enjeux de savoir, le rôle des sciences du langage, et plus largement d'une théorie du langage, est déterminant :

Il s'agit donc [...] d'un poste d'observation stratégique majeure, car il porte sur l'ensemble des conceptions du signe ; sur ce qu'on pense du sens, autant dans toutes les cultures que dans toutes les situations d'actes de langage ; sur l'herméneutique, son histoire et ses effets actuels de savoir et de pouvoir ; sur les pratiques et les théories de la traduction ; sur la propagande, la publicité, la communication autant que sur les arts du langage ; sur ces positions fondamentales par elles-mêmes et par leurs conflits que constituent le réalisme et le nominalisme, vers les essentialisations ou vers les spécificités, entre déshistoricisations et historicisations. (Meschonnic 2008 : 201)

Ici, j'ai tenté de montrer des représentations du récit prisonnières des représentations d'un certain continuum historique, dans une situation bien précise : l'urgence de l'Alya devant les dangers que rencontrent des Juives et des Juifs, d'hier et d'aujourd'hui. Benjamin ne voyait comme seule issue que de faire exploser les conceptions mêmes de l'Histoire, par la pratique du langage, de l'écriture et de la pensée. Pour Meschonnic, « le propre d'une utopie [est] à la fois d'être ce à quoi le monde ne fait pas de place, qui n'y a pas sa place, et d'être une nécessité intérieure qu'il importe de réaliser ». Devant l'urgence, et peut-être dans la continuité de Benjamin, l'utopie d'une théorie du langage consiste à remettre en son centre une poétique, entendue dans un sens très pratique, antique donc, comme ce qui travaille et transforme ce sur quoi la pensée a d'abord prise : les discours, les concepts,

les représentations. L'urgence ou l'explosivité d'une situation impose alors, de ce point de vue qu'il est à la fois utopique et urgent de tenir, de toujours (re)penser les représentations qu'elle engage.

Références bibliographiques

- ADAM Jean-Michel, [2005] 2020, *La linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours*, Paris, Armand Colin.
- BENJAMIN Walter, 1936, *Le conteur*, Paris, Payot.
- BENJAMIN Walter, SCHOLEM Gershom, 1980, *Théologie et utopie, correspondance 1933-1940*, Paris, Éditions de l'Éclat.
- BENJAMIN Walter, 1982, « Paris, capitale du XIX^e siècle », in BENJAMIN Walter, 1985, *Critique et utopie*, Paris, Rivages poche.
- BENVENISTE Émile, 1966, *Problèmes de linguistique générale, tome 1*, Paris, Gallimard.
- BERTHELOT Jean-Michel & al. (dir.), 2012, *Épistémologie des sciences sociales*, Paris, Presses Universitaires de France.
- CHARNET Yves, 1985, « La tâche du poéticien de l'histoire », in MESCHONNIC Henri (dir.), *Critique de la théorie critique, langage et histoire*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 121-144.
- DETRIE Catherine, SIBLOT Paul & VERINE Bertrand (dir.), 2001, *Termes et concepts pour l'analyse du discours, Une approche praxématique*, Paris, Honoré Champion.
- HAMBYE Philippe, 2012, « Linguistique sociale ou science sociale du langage ? Les enjeux de l'autonomisation de l'objet langagier », *Cahiers de sociolinguistique*, 38(1), 67-85.
- MAILLARD Pascal, 1985, « Lecture de Walter Benjamin », in MESCHONNIC Henri (dir.), *Critique de la théorie critique, langage et histoire*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 121-144.
- MARTIN Serge, 2016, « Je n'enseigne point, je raconte. La voix, la relation : réflexions théoriques et didactiques », *Carnets - Revue électronique d'études française (APEF)* [en ligne], 8 (2), < <https://journals.openedition.org/carnets/1926> >.
- MESCHONNIC Henri, 2008, *Dans le bois de la langue*, Paris, Édition Laurence Teper.
- MESCHONNIC Henri, 2012, *Langage, histoire une même théorie*, Lagrasse, Verdier.
- OMBROSI Orietta, 2006, « La dialectique de l'idée de catastrophe dans la pensée de W. Benjamin », *Archives de Philosophie*, 69, 263-284.
- RABATEL Alain, 2015, « Une analyse de discours du manifeste "Pour des universités à la hauteur de leurs missions" ». Pour une alternative à la gestion libérale des universités et de la recherche en Europe », *Semen*, 39, [en ligne], <https://journals.openedition.org/semen/10477>
- RECANATI François, 2008, *Philosophie du langage (et de l'esprit)*, Paris, Gallimard.
- REVAZ Françoise, 2009, *Introduction à la narratologie. Action et narration*, Bruxelles, De Boeck Supérieur.
- POLIVIER MOUNIE H., 2012, *Courage, fuyons ! Alyah volontaire avant d'être forcée ?*, Paris, Éditions D.R.

RICOEUR Paul, 1971, « Événement et sens », in A.S.L.F., 1991, *L'espace et le temps. Actes du XXII^e Congrès de l'Association des Sociétés de Langue Française, Dijon 1988 (Problèmes et controverses)*, Paris, Vrin.

RICOEUR Paul, [1983-1985] 1991, *Temps et récit (tomes 1, 2 et 3)*, Paris, Points.

Résumé : En partant du cas particulier d'un discours sur la migration juive vers Israël, dite aussi *Alya*, et en s'appuyant sur un propos d'Henri Meschonnic (2012), cet article s'intéresse aux liens entre langage et histoire, théorie du langage et théorie du récit. Dans un premier temps, il s'agit d'apporter une réponse, inversée en quelque sorte, au problème posé dans l'argumentaire du numéro. Plutôt que de déterminer le rôle des théories du langage devant les défis contemporains, l'article veut penser les notions d'urgence, d'événement, de danger ou de défi, à l'aune de ce qu'en disent les théories du langage et de la narration (Ricoeur 1971, Détrie *et al.* 2001) et les récits d'Alya eux-mêmes (Polivier 2012). Dans un second temps, l'article s'attarde sur les implications éthiques et politiques de ces conceptions de l'Histoire et du temps, dans une approche critique de la conception ricœurienne de l'événement et du récit, appuyée par les *Thèses sur le concept d'histoire* de Walter Benjamin (1940). La question de l'urgence est enfin déplacée et posée comme urgence théorique (Meschonnic 1999) : devant les défis sociaux, politiques ou institutionnels, se dessine l'urgence d'une théorie du langage à la fois critique et utopique, qui soit en mesure de transformer nos représentations du sens du langage et du sens de l'Histoire.

Mots-clés : narration ; langage ; Histoire ; urgence ; Alya

Abstract: Based on the case study of a narrative about *Alya* – Jewish migration to Israel –, and drawing from a statement made by Henri Meschonnic (2012), this article focuses on links between language and history, language theory and narrative theory. First, it provides a – somewhat inverted – reply to the questions posed in this issue's call for contributions. Rather than determining the role of language theories in dealing with global contemporary issues, this paper explores the notions of emergency, of event, of danger and challenge in the light of what can be learned about them from the perspective of language and narrative theory (Ricoeur 1971, Détrie *et al.* 2001) on the one hand, and from *Alya* narratives themselves (Polivier 2012), on the other. Secondly, the article dwells on the ethical and political implications of these conceptions of time and history, through a critique of Ricoeur's conceptualization of event and narration, based on Walter Benjamin's *Theses on the Philosophy of History* (1940). Ultimately, the question of emergency is displaced and formulated as a theoretical emergency (Meschonnic 1999): in the face of current global social, political and/or institutional challenges, emerges the urgent need for a theory of language that is both critical, utopic and capable of transforming our understandings of the meaning of language and the meaning of history.

Keywords: narrative theory ; language ; History ; emergency ; Alya